

—A l'entrée de la baie?... Je connais ça.—Mais qu'allez-vous faire là ?

—La guerre, mon vieux : une guerre à mort aux canards, outardes et autres volatiles qui viennent, à marée basse, s'y empiffrer de mollusques et de graviers.

—Ah ! ah ! fit Thomas.

Puis il s'arrêta une seconde pour réfléchir. Après quoi, regardant fixement son ami :

—Mais il va faire, un temps de chien, demain la nuit, ou je ne connais plus rien aux signes de l'air !

—Peu importe : il faut bien profiter des basses mers pour approvisionner de gibier les deux maisons, en vue des... noces !

Et Gaspard prononça ces derniers mots sur un ton si singulier, que son compagnon fixa encore sur lui un regard narquois.

—Hum ! hum ! fit-il à voix basse.

—Tu dis ?... interrogea l'autre.

—Rien... Ah ! mais si !... Dis donc, mon vieux, sais-tu qu'à marée haute, demain entre minuit et une heure, il y aura peut-être une vingtaine de pieds d'eau vers l'îlot ?

—Ça ne m'étonnerait pas. Nous approchons de l'équinoxe, et il a tant venté de l'est !

—Et vous aller passer la nuit là, Arthur et toi ?

—Une partie de la nuit, du moins. C'est à marée basse et vers le commencement du montant que le gibier afflue sur le sable de la petite grève, par bandes incroyables.



—Quel coup ?... Voyons, quelle est ton idée ?—Page 44, col. 1

—Vous ferez une belle chasse !... murmura Thomas, soudain très préoccupé.

—Qu'est-ce qui te prend donc ? lui demanda Gaspard, s'apercevant de son trouble.

—Oh ! rien... Ça serait pourtant un beau coup ! marmotta le jeune Noël, comme se parlant à lui-même.

—Quel coup ?... Voyons, quelle est ton idée ?

—Une hallucination... qui me passe tout à coup devant les yeux !

—Et cette hallucination te fait voir ?...

—L'un de vous deux abandonné par son compagnon sur l'îlot...

—Hein ! fit Gaspard, sursautant.

—... Et disparaissant sans laisser de traces, emporté par la marée montante... acheva Thomas, sans avoir l'air d'y toucher.

Gaspard eut une seconde de stupéfaction et devint très pâle.

Il regarda son compagnon.

Mais celui-ci, le coup porté, semblait uniquement occupé de sa barre de gouvernail, qu'il manœuvrait pour embouquer la baie.

On arrivait.

Plus un mot ne fut échangé.

Les deux hommes, après une course d'un petit quart-d'heure vers le fond du bras de mer, abaissèrent les voiles, jetèrent l'ancre et descendirent dans la chaloupe du bord, pour débarquer.

Au moment où Gaspard était déposé sur la rive ouest par son compagnon,—qui, lui, devait traverser seul de l'autre côté,—il lui dit d'une voix étrange :

—Nous reverrons nous demain ?

—Je ne crois pas.—Il est mieux que tu penses seul à ton affaire.

—Comme tu voudras. Mais, si je me décide, me jures-tu le silence ?

—Je ne trahis jamais un ami.

—Et m'aideras-tu ensuite à obtenir la main de Suzanne ?

—Mon compère, si ce n'était pour te donner à Suzanne, pourquoi donc me mêlerais-je de votre rivalité entre cousins ?

—Ecoute, Thomas... Si jamais je deviens ton beau-frère, nous ferons de beaux coups, tous deux, je ne te dis que ça !... Tu es un homme, et je me sens de taille, moi aussi, à faire autre chose que la petite pêche, près des côtes.

—Voilà qui est parler... Bonne chance, mon vieux, et... du nerf !

—A revoir. Il y aura du grabuge dans la baie, après-demain !

Les deux compères se quittèrent, sur ces mots, et regagnèrent leur logis.

XVII

LE DRAME DE LA SENTINELLE

Comme, très probablement, il ne devait pas s'écouler plus de deux ou trois jours avant l'arrivée du missionnaire, on s'employait ferme des deux côtés de la baie.

Les jeunes gens de la rive ouest avaient promis, pour leur part, des monceaux de gibier à plume.

Aussi, dès l'heure convenue, les deux cousins sont à leur poste.

La nuit s'annonce belle.

A part de grands stratus, allongés tout là-bas sur l'horizon de l'est, vers Terre-neuve, le ciel est gris, presque bleu, ouaté-ci et là de petits nuages transparents au travers desquels s'entrevoient des étoiles.

Rien à craindre, par conséquent, des caprices de la mer.

Il est vrai que les chutes de la Kécarpoui font un vacarme inaccoutumé et qu'il passe des souffles intermittents, sur les hauteurs, dans la cime des sapins...

Mais, vers le soir, quand tout se tait dans la nature, le moindre bruit vous a des sonorités si étranges !...

Embarque, embarque donc, matelots et chasseurs !

Les fusils sont déposés avec précaution à l'avant de la chaloupe, les rames mises en place, et vogue la galère vers l'îlot du Large !

Cette île minuscule,—appelée aussi la *Sentinelle*,—git par le travers de l'ouverture de la baie, à quelques encablures en dehors d'une ligne qui passerait par ses deux pointes extrêmes.

A marée basse, c'est une agglomération de rochers, bordés d'une étroite lisière de sable et n'offrant pas plus que quelque deux cents pieds de développement irrégulier.

Mais la marée haute, surtout quand elle est poussée par le vent d'est soufflant en rage de l'entonnoir de Belle-Isle, le recouvre quelque fois de plus de douze pieds d'eau.

Il faut donc profiter du *baissant*,—comme on dit ici pour reflux,—si l'on veut faire un séjour de quelques heures sur la *Sentinelle*, dans un but de chasse ou de pêche.

Or, les deux cousins, marin fort expérimentés déjà, ne pouvaient ignorer cette circonstance.

Aussi la lune n'avait-elle pas décrit plus d'un tiers de l'arc de sa course nocturne, lorsqu'ils s'embarquèrent.

La mer pouvait avoir cinq heures de *baissant*, et l'élévation des astres au-dessus de l'horizon septentrional disait à l'œil entendu qu'il était entre onze heures et minuit.

Il fallait, en temps ordinaire, une bonne demi-heure pour gagner l'îlot.

Cette fois, le trajet se fit en une vingtaine de minutes.

On ne parlait pas. Mais on "nageait" ferme.

Une véritable contrainte refoulait, de la bouche au cerveau, les pensées des rameurs.

Et il y a mille à parier contre un que la même cause agissait chez chacun d'eux.

Donc, à part le claquement cadencé des rames entre les *tolets* et le bruit grandissant des chutes de la Kécarpoui, aucune parole humaine ne réveillait les échos de la baie solitaire, dont le fond, enveloppé d'ombre, semblait se reculer de cent toises à chaque effort des rameurs.

La belle nuit !

Comme il faisait bon vivre et comme le cœur de ces jeunes gens, dans la primeur de la vingtième année, devait battre librement en cette soirée de septembre, tout embaumée des senteurs balsamiques qu'apportait la brise du nord !

Eh bien, non !